

Texte 4-Virginie Despentes, *King Kong Théorie*.2006.

« Bad Lieutenantes »

1 **J'écris de chez les moches**, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires ; je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. Je n'échangerais ma place contre aucune autre, parce qu'être Virginie
5 Despentes me semble être une affaire plus intéressante à mener que n'importe quelle autre affaire.

 Je trouve ça formidable qu'il y ait aussi des femmes qui aiment séduire, qui sachent séduire, d'autres se faire épouser, des qui sentent le sexe et d'autres le goûter des enfants qui sortent de l'école. Formidable qu'il y en ait de très douces, d'autres épanouies dans leur féminité, qu'il y en ait de jeunes, très belles, d'autres coquettes et rayonnantes. Franchement, je suis bien contente pour toutes
10 celles à qui les choses telles qu'elles sont conviennent. C'est dit sans la moindre ironie. Il se trouve simplement que je ne fais pas partie de celles-là. Bien sûr que je n'écrais pas ce que j'écris, si j'étais belle, belle à changer l'attitude de tous les hommes que je croise. C'est en tant que prolotte de la féminité que je parle, que j'ai parlé hier et que je recommence aujourd'hui. Quand j'étais au RMI, je ne ressentais aucune honte d'être exclue, juste de la colère. C'est la même en tant que femme : je ne
15 ressens pas la moindre honte de ne pas être une super bonne meuf. En revanche, je suis verte de rage qu'en tant que fille qui intéresse peu les hommes, on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais même pas être là. On a toujours existé. Même s'il n'était pas question de nous dans les romans d'hommes, qui n'imaginent que des femmes avec qui ils voudraient coucher. On a toujours existé, on n'a jamais parlé. Même aujourd'hui que les femmes publient beaucoup de romans, on
20 rencontre rarement de personnages féminins au physique ingrat ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer. Au contraire, les héroïnes contemporaines aiment les hommes, les rencontrent facilement, couchent avec eux en deux chapitres, elles jouissent en quatre lignes et elles aiment toutes le sexe. La figure de la looseuse de la féminité m'est plus que sympathique, elle m'est essentielle. Exactement comme la figure du loser social, économique ou politique. Je préfère ceux
25 qui n'y arrivent pas pour la bonne et simple raison que je n'y arrive pas très bien, moi-même. Et que dans l'ensemble l'humour et l'inventivité se situent plutôt de notre côté. Quand on n'a pas ce qu'il faut pour se la péter, on est souvent plus créatifs. Je suis plutôt King Kong que Kate Moss comme fille. Je suis ce genre de femme qu'on n'épouse pas, avec qui on ne fait pas d'enfant, je parle de ma place de femme toujours trop tout ce qu'elle est, trop agressive, trop bruyante, trop grosse, trop brutale, trop
30 hirsute, toujours trop virile, me dit-on. Ce sont pourtant mes qualités viriles qui font de moi autre chose qu'un cas social parmi les autres. Tout ce que j'aime de ma vie, tout ce qui m'a sauvée, je le dois à ma virilité. C'est donc ici en tant que femme inapte à attirer l'attention masculine, à satisfaire le désir masculin, et à me satisfaire d'une place à l'ombre que j'écris. C'est d'ici que j'écris, en tant que femme non séduisante, mais ambitieuse, attirée par la ville plutôt que par l'intérieur, toujours excitée
35 par les expériences et incapable de me satisfaire du récit **qu'on m'en fera**. Je m'en tape de mettre la gaule à des hommes qui ne me font pas rêver. Il ne m'est jamais paru flagrant que les filles séduisantes s'éclataient tant que ça. Je me suis toujours sentie moche, je m'en accommode d'autant mieux que ça m'a sauvée d'une vie de merde à me coltiner des mecs gentils qui ne m'auraient jamais emmenée plus loin que la ligne bleue des Vosges. Je suis contente de moi, comme ça, plus désirable que désirable. J'écris donc d'ici, de chez les invendues, les tordues, celles qui ont le crâne rasé, celles qui ne savent pas s'habiller, celles qui ont peur de puer, celles qui ne savent pas s'y prendre, celles à qui les hommes ne font pas de cadeau, [...] celles qui font peur, celles qui font pitié, celles qui ne font pas envie, celles qui ont la peau flasque, des rides plein la face, celles qui rêvent de se faire lifter, liposucer, péter le nez pour le refaire mais qui n'ont pas d'argent, celles qui ne ressemblent plus
45 à rien, celles qui ne comptent que sur elles-mêmes pour se protéger, celles qui ne savent pas être rassurantes, celles qui s'en foutent de leurs enfants, celles qui aiment boire jusqu'à se vautrer par terre dans les bars, celles qui ne savent pas se tenir ; aussi bien et dans la foulée que pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs,
50 ni bien membrés, ni agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables, ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves, trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux, ceux qui ont peur tout seuls le soir.

 Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas

55 effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée
par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de l'esthétique,
maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de
maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche
60 heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de
ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon, je ne
l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas.

Introduction

- **L'auteur**
- Avec « une « syntaxe qui donne au lecteur l'impression d'être encore plus dopé qu'un coureur du Tour de France » (F.Beigbeder), V. Despentès occupe une place à part dans la littérature contemporaine. Virginie Despentès « sent son époque », lui apporte un style particulier « un son résolument moderne et urbain », nourri d'argot, de verlan et de franglais.
- Elle se distingue d'abord par un parcours atypique :
- Née en 69, elle plaque l'école assez vite et elle va vivre longtemps de petits boulots : hôtesse dans des salons de massage, surveillante sur un réseau Minitel, employée chez Auchan, disquaire... mais elle fait aussi l'expérience de la prostitution, elle est aussi critique de films pornographique.
- En 94 elle écrit un « polar hors norme » *Baise-moi* adapté au cinéma
- Ses œuvres *Bye Bye Blondie* ou *Teen spirit* ont à voir avec sa propre expérience de la mouvance punk

L'oeuvre

- un essai en plusieurs volets dont une réflexion sur le mariage, sur le film pornographique, sur le viol (dont Despentès a été elle-même victime)
- A travers son témoignage musclé, Virginie Despentès repose la question de la condition de la femme (et des hommes) dans notre société après son passage dans le deuxième millénaire. Est-ce que la révolution sexuelle qui a eu lieu il y a près d'un demi-siècle a permis au monde d'évoluer vers plus de tolérance, de reconnaissance et de justice ? Sa réponse est que, oui, les choses ont bougé, mais qu'il y a encore du travail...
- Le texte est un extrait de la préface. L'auteur y définit son propos , ses intentions et ses destinataires sur un ton décapant, qui interpelle immédiatement. Elle y refuse les stéréotypes sur la féminité et ses parti-pris d'écriture sont d'emblée une façon de prendre le contrepied des stéréotypes dont elle montre bien qu'ils se sont maintenus en dépit des avancées.

PB : Comment l'auteur bat-elle en brèche les stéréotypes afin de permettre aux femmes d'être ce qu'elles ont envie d'être ?

En quoi ce texte est-il un uppercut écrit pour défendre la liberté des femmes ?

I-Un auteur qui emploie une stratégie habile car percutante.

1-Despentès s'implique fortement dans son propos

a-une subjectivité omniprésente qui signale d'emblée une individualité, une personnalité :

- 1ère personne omniprésente.
- marqueurs de subjectivité : répétition du terme « formidable » « contente » « m'est sympathique » « essentielle » par exemple qui expriment explicitement un jugement.
- embrayeurs du type « franchement » ; commentaire de son propre discours « je dis cela sans ironie »
- nom de l'auteur Virginie Despentès : identification entre le locuteur et l'auteur sont ici sans ambiguïté.

b-mais cette voix unique est destinée à une collectivité qu'elle représente

- Elle définit clairement ses destinataires dans une longue accumulation : on passe ainsi du singulier au pluriel : « j'écris pour les moches » etc
- emploi du « on » qui peut désigner la communauté des femmes que Despentès a désignées comme destinataires et dans lesquelles elle se reconnaît : « on a toujours existé »
- Elle crée des effets miroirs : la locutrice et ses destinataires appartiennent à un même monde et la locutrice devient le reflet d'un groupe :
 - on le voit dans la répétition « pour les moches » de chez les moches
 - Même effet miroir dans : « je préfère » « parce que « ceux qui n'y arrivent pas »/ » je n'y arrive pas

bien moi-même »

2-Elle exploite la liberté de l'essai mais sous la liberté de ton se tisse une forte volonté d'argumenter

a-un essai qui porte des marques fortes de l'oralité :

- présent de l'indicatif dominant avec de nombreux présents d'énonciation
- emploi de la première personne
- lexique familier : polyptote sur « mal baisées » « imbaisables ». Multiplication des termes péjoratifs : « imbaisables » « mal baisées »
- « bonne meuf » : terme contemporain +contraste entre le sérieux attendu du genre : l'essai et le niveau de langue employé. Confère un caractère oral, une proximité avec le lecteur. Pas de ton a priori didactique.

b-mais en réalité, la composition observe une certaine rigueur

- Le discours est construit : « c'est de chez les moches » « c'est d'ici que j'écris » puis la deuxième partie (hors texte de LA) repart sur une accumulation.
- Elle établit d'abord un parallèle entre deux types de femmes avant de s'intéresser à l'exclusion dont sont victimes les premières
- elle recourt à l'analogie : exclusion sociale ; exclusion de certaines femmes
- elle utilise des exemples : le roman et la littérature
- elle recourt à des éléments de son expérience personnelle : « quand j'étais au RMI »
- elle termine par une revendication de ce qu'elle est qui doit être une incitation à faire de même pour ses destinataires.

3-Elle utilise une stratégie habile

a-à la fois elle utilise des interpellations directes et surprenantes, des renversements

- l'art de la surprise : cf la première phrase pour faire immédiatement entendre une voix singulière qui interpelle.
- « des femmes qui sachent séduire » « d'autres...épouser » : aiment séduire, sachent séduire : //femme mariée VS la séductrice peut-être même connotée par une sorte de Dom Juan féminin VS la femme mariée
- des associations provocantes : « des qui sentent le sexe »VS le goûter des enfants : on retrouve ici l'opposition entre la femme séductrice et la femme rangée dans une image plus traditionnelle ou conventionnelle : mariage et maternité
- renversement (on y reviendra) : les moches et les exclues du début deviennent le sujet d'un véritable éloge

b-mais en même temps, elle mène une stratégie incisive en prévenant les objections et les critiques

- Elle pare toute critique éventuelle en montrant qu'elle n'écrit pas par aigreur ou par dépit : « Bien sûr que je n'écirais pas ce que j'écris, si j'étais belle, belle à changer l'attitude de tous les hommes que je croise » « bien sûr »= modalisation ; tournures hypothétiques « je n'écirais pas... »

CCL : une préface qui interpelle immédiatement le lecteur selon une technique qui ressemble à un uppercut : le lecteur est frappé par la liberté et le caractère direct de la parole

II- Une dénonciation des stéréotypes de la femme et des exclusions : un discours féministe

- +la libération sexuelle aboutit paradoxalement à une autre norme.

1- Elle semble distinguer deux types de femme et deux façons d'être femme.

- Un groupe qu'elle choisit comme destinataires et auquel elle déclare appartenir : « les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues » : cette accumulation qui semble convoquer un certain désordre dessine toutefois des contours : des femmes qui ne répondent pas à des canons esthétiques « moches » « vieilles », qui sont exclues d'un épanouissement sexuel « mal baisées, imbisables, frigides » -dont certains sociologues ou anthropologues parlent comme d'un nouveau diktat : jouir à tout prix... ; enfin hystériques » « tarées » relèvent du champ lexical de la folie (hystériques faisant le lien avec la question de la sexualité) = adéquation à des normes sociales, comportementales..enfin « camionneuses »= incarnation de la femme virile. Ces termes péjoratifs relaient un discours social et esquisser l'idée d'une norme dont ces femmes seraient éloignées.
- Un autre groupe auquel elle ne s'adresse pas et auquel elle n'appartient pas et qu'elle traite selon la même logique de l'accumulation : « femmes qui aiment séduire, qui sachent séduire, d'autres se faire épouser, des qui sentent le sexe et d'autres le goûter des enfants qui sortent de l'école. Formidable qu'il y en ait de très douces, d'autres épanouies dans leur féminité, qu'il y en ait de jeunes, très belles, d'autres coquettes et rayonnantes » On notera que ces caractérisations permettent de les opposer aux précédentes : »jeunes » « belles » « coquettes » « rayonnantes » VS « vieilles » « moches » ; la répétition de « séduire », la mention du « sexe » s'oppose à l'image de la frigidité et « mal baisées » et « imbisables ». La mention de la « féminité » s'oppose à l'image de la camionneuse. De plus, Se profile aisément l'image de femmes pleinement intégrées dans l'espace social : référence au mariage et aux « enfants ».
- En outre les adjectifs qui renvoient à une image stéréotypée de la féminité : « belles » « douces » « coquettes » : coïncident avec le lexique fait du bonheur et d'un épanouissement : cf « rayonnantes » ou « épanouies »
- La deuxième accumulation semble convoquer tous les stéréotypes de la féminité. Mais il n'y a pas de condamnation : répétition de « formidable » et précision sur l'absence d'ironie. Toutefois, elle prend ses distances : mise à distance grâce à l'utilisation du déterminant démonstratif. De plus, on sent pointer une critique implicite : ces femmes sont celles à qui « les choses telles qu'elles sont conviennent » ; or, c'est une société de l'exclusion et pour certaines femmes et pour les pauvres. Elles s'accommodent donc d'une réalité que Desportes juge condamnable.
- Dans un premier temps, Desportes semble se féliciter de la grande diversité des femmes : ce n'est pas l'existence des 2nde qui la chagrine : « Franchement, je suis bien contente pour toutes celles à qui les choses telles qu'elles sont conviennent » mais elle s'insurge contre l'exclusion dont sont victimes celles qui ne collent pas au stéréotype.

A travers cette accumulation, Desportes met en évidence la grande diversité des femmes et suggère ainsi qu'il n'y a pas une seule façon convenue et conventionnelle d'être femme. Néanmoins, Implicitement c'est une dénonciation : les stéréotypes ne renvoient qu'à une réalité parcellaire et ils nient même certains aspects de la réalité : cf « on a toujours existé » avec emploi du PC , de l'adverbe de temps, du pronom « on » qui généralise.

2- Desportes dénonce la loi du marché qui aboutit à l'exclusion en alliant réflexion politique et réflexion sociale

- **emploi** du « on » qui peut désigner toutes les normes sociales (attention à d'autres endroits il désigne l'ensemble des femmes en qui Desportes se reconnaît » désignation d'un adversaire qui n'est pas nommé clairement : emploi du « on » : on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais même pas être là. ON permet de renvoyer à la société tout entière, aux clichés qu'elle véhicule et auxquels elle se soumet.

- La réflexion montre que la condition des femmes procède d'un système économique et social : métaphore le « marché » à la « bonne meuf » : réification des femmes qui deviennent un objet de commerce, d'échange, au même type qu'un objet. Les femmes ont une valeur comme une marchandise qui procède de leur adéquation aux stéréotypes.
- L'auteur insiste sur l'exclusion en prenant exemple dans un domaine qu'elle maîtrise bien en tant qu'écrivain : le champ de la littérature : les femmes (qui n'appartiennent pas à la population des bonnes meufs) existent mais elles sont exclues du discours. Elle prend l'exemple du roman : répétition + construction en parataxe « on en a toujours existé on en a jamais parlé » : cf « des romans d'homme ». Ici Desportes met en avant le fait que le champ littéraire est largement occupé par les hommes. Le roman comme lieu d'un fantasme masculin : des femmes avec lesquelles ils voudraient coucher.
- Mais elle renchérit : les femmes elles-mêmes participent à cette exclusion : l'indicateur temporel «aujourd'hui » signale la prise en compte d'une évolution : « même aujourd'hui que » : mais il s'agit d' insister sur le fait que les femmes elles-mêmes quand elles écrivent excluent les femmes désignées comme destinataires= elles perpétuent l'image de la femme véhiculée par les romans écrits par des hommes.L'antithèse permet de le mettre en relief : » on rencontre rarement de personnages féminins au physique ingrat ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer. Au contraire, les héroïnes contemporaines aiment les hommes, les rencontrent facilement, couchent avec eux en deux chapitres, elles jouissent en quatre lignes et elles aiment toutes le sexe. ». L'antithèse oppose ainsi la réalité et l'image que les romans écrits par- des femmes en donnent. On voit bien qu'il y a un effet de gradation : l'exclusion procède des hommes mais de façon plus inattendue elle est le fait des femmes elles-mêmes.
- Desportes établit une analogie entre l'exclusion sexiste (dès lors que l'on ne correspond pas aux stéréotypes de la féminité) et l'exclusion sociale :
 - l'expression « prolote de la féminité » permet d'articuler les deux domaines. « prolote » terme familier ; prolétaire a ici un sens possiblement marxiste = renvoyant à la classe de ceux dont on exploite le travail pour s'enrichir (les classes dominantes et parfaitement intégrées)
 - -L'analogie se poursuit et s'articule autour des sentiments générés « quand j'étais au RMI, je ne ressentais aucune honte d'être exclue, juste de la colère. » « C'est la même en tant que femme » Le lexique conforte l'analogie : Honte-colère/ honte-verte de rage.
- Même analogie « looseuse de la féminité » « looseuse sociale » : dessine une société qui exclut. Ici l'idéal du « battant » est mis sur le même plan que l'idéal de la « bonne meuf »
-

3-Elle revendique le droit pour les femmes d'être elles-mêmes en s'affranchissant des diktats et des stéréotypes

- **elle** souligne le fait que le roman fonctionne selon des stéréotypes : « rencontrent facilement, couchent avec eux en deux chapitres, elles jouissent en quatre lignes et elles aiment toutes le sexe » : exagération avec gradation « deux chapitres » « quatre lignes » : idée d'une femme séduisante sexuellement épanouie. Implicitement Desportes suggère que la libération sexuelle ne rompt pas avec les stéréotypes : on tolère que la femme ait une vie sexuelle mais pour cela elle est naturellement séduisante VS les physiques ingrats ou médiocres. Le roman féminin contemporain prolonge les stéréotypes et épouse le discours masculins. Les femmes intègrent des normes qui n'ont pas été définies par elle. Forme d'aliénation.
- Elle manifeste une capacité d'indignation : cf le lexique « je suis verte de rage »

Desportes montre ainsi la persistance des stéréotypes dans la société moderne ; l'exclusion est le fait des hommes qui projettent leurs fantasmes mais aussi des femmes elles-mêmes qui y répondent.

III-Une revendication d'une autre façon d'être une femme : l'écriture de la « virilité »

1-Desportes procède à un véritable retournement de situation

- alors que le portrait des femmes féminines était constitué de termes élogieux cf dcouces trop belles

etc.

- Elle procède à l'éloge des femmes moches en vantant leurs qualités alors qu'elles ont été définies par des termes clairement péjoratifs. Cette médiocrité, cette disgrâce conduiraient à « plus de créativité » : comme on le voit à travers le CL des qualités « créatifs » « inventivité » « humour ». Quand on n'a pas ce qu'il faut pour se la péter, on est souvent plus créatifs. « : généralisation avec « on » présent de vérité générale mais la solennité de la sentence est contredite par le niveau de langue familier .
- Inversement la périphrase « ce qu'il faut pour se la péter » retourne les qualités évoquées plus haut = la beauté, la douceur, devient ce qui autorise à la prétention, la vanité, l'ostentation. Il y a Opposition entre des qualités extérieures et des qualités intérieures. »
- La virilité : de la critique sociétale à l'éloge : ce qui est d'abord l'objet de la critique (le fait d'être virile et non féminine) est retourné et revendiqué. » Ce sont pourtant mes qualités viriles qui font de moi autre chose qu'un cas social parmi les autres. Tout ce que j'aime de ma vie, tout ce qui m'a sauvée, je le dois à ma virilité. « : tournures emphatiques + anaphore « tout ce qui » « tout ce qui » : la virilité = autre chose qu'un cas social= retournement, elle devient la clé d'une certaine intégration+ « m'a sauvée » sans que l'on sache véritablement de quoi. Amplification : vertu salvatrice (connotation religieuse)

ce faisant, Despentes montre que l'exclusion des femmes qui échappent aux stéréotypes est un non-sens puisqu'elles sont dotées de qualités que l'on pourrait juger moins superficielles.

2- Une écriture « virile » (mais terme à mettre entre guillemets sous peine de sombrer soi-même dans le stéréotype.)

a-Elle exclut d'emblée le recours au pathétique, la victimisation mais au contraire dimension polémique:

- emploi des négations : 'je ne m'excuse de rien ; je ne viens pas me plaindre »+ emploi de propositions courtes, de la parataxe qui renforce l'impression de détermination
- au contraire revendication hyperbolique : « Je n'échangerais ma place contre aucune autre, » : affirmation de soi, revendication de son identité et d'un projet « une affaire bien plus intéressante ».
- détermination du ton va de pair avec son explication « pour que les choses soient bien claires »= toute cette détermination est une certaine façon de prendre des distances par rapport à une façon de parler réputée féminine : tiédeur, douceur. On pourrait parler de « virilité » dans l'écriture.
- détermination dans le discours

b-elle fournit elle-même un exemple convaincant des capacités d'humour, de distance et d'autodérision qu'elle a décelées chez les femmes-destinataires ::

- Elle associe deux images contradictoires dont le voisinage peut sembler grotesque : King Kong et Kate Moss/
- Elle récupère le vocabulaire militaire pour accentuer le fait qu'elle se détourne de la féminité (le syndrome de la camionneuse) Bad lieutenantes= voc militaire+ réf Abel Ferrara (*Bad Lieutenant* : film d'Abel Ferrara :Un flic pourri et drogué accumule les dettes. Lorsqu'une nonne est violée par deux hommes dans une église, celle-ci place une récompense sur la tête des deux criminels. Le Lieutenant voulant payer les dettes qui mettent en danger sa propre vie, décide de rechercher les criminels, tel un chasseur de primes. Sa descente au enfer ne verra plus de fin.) .+ elle emploie l'adjectif « bad » : bad boy ;
- Autoportrait : humour et autodérision : opposition King Kong et Kate Moss/ définition par la négative « on n'épouse pas » « qu'on n'épouse pas, avec qui on ne fait pas d'enfant, »+ incise « dit-on » avec la répétition de « trop » qui accentue les jugements négatifs. Lexique familier « toujours trop tout ce qu'elle est » = réprobation de la personnalité de V. Despentes : « agressive » « bruyante » hirsute » qui se trouve finalement explicité en « virile » . le « me dit-on »= mise à distance = pas approuvée par elle-même

c-Elle prend aussi le contrepied de ce que l'on attend dans un essai et la préface d'un essai :

- provocation par rapport à ce que l'on attend d'un essai : lexique familier, langage parlé : refus d'adopter les codes discursifs et langagiers de l'élite

- refus du pathos ; style fait d'amplification, accumulation contrebalancées par des phrases brèves et incisives « on a toujours existé »

3-Parler, écrire pour donner consistance et existence à toutes celles qui sont exclues d'ordinaire

- Des effets d'écho qui insistent sur le fait qu'elle prend la parole et sert de porte-voix « j'ai parlé/je parle/je recommence » : répétition + jeu des temps : dimension de revendication :
- Répétition de « écrire » = une façon de s'inscrire et d'inscrire les femmes dans le texte, de leur donner une existence et une réalité, de les inclure dans le champ littéraire
- revendication de la possibilité d'être soi : cf « je n'échangerais pas...Despentes »
- revendication de son identité : en réalité revendication pour chaque femme de la possibilité d'être contente de ce qu'elle est sans qu'ON vienne lui tenir un discours extérieur. Cf la clôture du passage : « incapable de me satisfaire du récit qu'on m'en fera »
- les dernières lignes ont une tonalité fortement revendicative ; le caractère alerte du ton est instillé par les anaphores et la tournure emphatique « C'est donc ici en tant que femme inapte à attirer l'attention masculine, à satisfaire le désir masculin, et à me satisfaire d'une place à l'ombre que j'écris. C'est d'ici que j'écris, »
- La façon dont elle se caractérise est une manière de se définir mais l'expression « en tant que » souligne la généralisation:elle proclame ainsi le refus des stéréotypes. Elle semble d'abord se définir de façon négative : « inapte » « non séduisante » mais le rythme binaire permet de contrebalancer avec « ambitieuse », « excitée »
- enfin l'incapacité de se « satisfaire d'une place à l'ombre » renvoie à l'image du rayonnement au début du passage et renvoie symboliquement à la volonté de sortir de l'ombre id est de l'exclusion. Même idée dans l'opposition entre « intérieur » et « extérieur »

CCL :

Préface provocante, polémique certes mais aussi teintée d'humour et d'une belle capacité à l'autodérision.

Despentes met bien en relief le fait que la société contemporaine continue de vivre sur des stéréotypes conçus par les hommes mais aussi prolongés par les femmes elles-mêmes

Cette réflexion sur la condition des femmes qui échappent aux canons et aux lois édictées par la sté se double d'une réflexion économique et sociale : elle met en relief le mécanisme de l'exclusion qui touche les femmes « moches » et les pauvres.

Le texte devient l'illustration du propos lui-même : Despentes, porte parole de ces « exclues » illustre leur capacité de distance, d'humour mais aussi leur pugnacité et leur capacité de s'insurger contre le sort qui leur est réservé.